

Chapitre 12 : Les amours inquiétantes des femmes mûres

« Celui qui dans sa vie amoureuse est appelé à devenir vraiment libre et de ce fait aussi heureux doit avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur »¹

Convient-il de parler d'amour ou de passion pour des femmes à la ménopause ? Ou n'y aurait-il d'amours que ceux qui, déssexualisés, n'entraînent plus de passion ; celui d'une grand-mère pour ses petits enfants, par exemple ? Dans ses travaux sur le désir de l'homme au midi de la vie³, Patrick de Neuter s'interroge sur le destin des épouses délaissées par ceux qui vivent alors une passion avec une femme plus jeune. Confrontées aux mêmes épreuves du vieillissement, elles n'ont pas la possibilité de lutter avec les mêmes armes. Les femmes n'auraient-elles plus assez de libido pour vivre des passions ?, se demande-t-il.

A plusieurs reprises, Freud met en parallèle la ménopause et la puberté : une jeune fille inhibe son désir parce que c'est trop tôt et une femme en ménopause parce que c'est trop tard. Helene Deutsch (1944) va apporter des compléments à l'entendement de cette inhibition⁴. Elle rappelle les travaux de Freud sur les fantasmes incestueux à la puberté: au moment où il y a accroissement des pulsions sexuelles, celles-ci vont prendre comme objet le parent œdipien. La puberté est une deuxième reviviscence du complexe d'Œdipe et, pour elle, la ménopause en serait une troisième. Elle adjoint donc l'hypothèse de l'existence à la ménopause, comme à la puberté, de fantasmes incestueux; à ceci près que, c'est le fils de cette femme mûre, nous l'avons vu, et non plus le père, qui occupe maintenant cette place d'objet incestueux. Ce fils n'a-t-il pas, en naissant, été investi de toutes les qualités de l'Idéal dont la mère auréolait, petite fille, son propre père? Freud disait déjà que le lien tendre à l'enfant est infiltré d'adjonctions sexuelles inconscientes. Elle donne ici, me semble-t-il, sa plus importante contribution à la sexualité en milieu de vie.

Par la suite, ce thème n'a pratiquement jamais été repris⁵ par les analystes, sauf pour critiquer Helene Deutsch. Horowitz a cependant remarqué que : « *Quand on se détourne de l'objet décevant vers quelqu'un de plus jeune, l'objet le plus fréquent d'une pareille attention est un des enfants* »⁶, sans aller jusqu'à la dimension incestueuse. La seule personne qui ait osé soutenir l'assertion de Deutsch à propos du choix d'objet incestueux n'est pas une psychanalyste, mais un écrivain : Simone de Beauvoir.

Deutsch⁷ affirme que si certaines femmes ménopausées fuient leur vie sexuelle, ce serait en lien avec ce type de fantasme incestueux, et elle en donne un exemple. Une de ses

patientes, une musicienne de 50 ans, avait épousé à 40 ans son professeur âgé de 55 ans. Son mariage fut paisible mais sans jouissances sexuelles ni enfants. Jusqu'au jour où un jeune élève très doué, de trente ans plus jeune qu'elle, vint habiter avec le couple, elle devint alors agitée et irritable et partit de chez elle dans une excitation étiquetée de ménopausique. Il a fallu que le jeune homme quitte la maison pour qu'elle puisse y revenir et retrouver son calme pour sombrer aussitôt dans une grave dépression. Le travail analytique fit apparaître que sa dépression venait de ce qu'elle avait perdu le jeune homme dont elle était inconsciemment amoureuse. Si son mari avait pu trouver en ce garçon le fils qui lui manquait, elle n'aurait pas pu l'investir d'un tendre amour maternel à cause du désir sexuel qu'elle avait ressenti. En fuyant ce jeune homme, elle répétait sa puberté quand elle avait eu à fuir son père par crainte de son amour pour lui.

Il n'est pas toujours nécessaire que le jeune homme soit un étranger. Dans ma pratique analytique, j'ai rencontré des inhibitions de la sexualité à la quarantaine qui dérivait de ce même complexe : l'angoisse face à la présence d'un fils tendrement aimé qui, du jour au lendemain, devient un bel homme en pleine possession de sa puissance sexuelle.

Ingrid, une belle et grande blonde de la quarantaine, se plaint d'un désintérêt nouveau pour sa vie sexuelle avec son mari, d'autant plus étonnant que ce dernier l'aime et la désire. Légèrement plus âgé qu'elle, cet Allemand encore vigoureux, donne de la valeur à leur vie érotique. Ce désintérêt a coïncidé, chez elle, avec la puberté de son fils aîné, grand jeune homme, qu'elle décrit avec une abondante chevelure érigée autour de la tête. Elle a d'ailleurs l'impression de trop le surveiller, comme s'il fallait protéger l'humanité contre les excès sexuels qu'elle suppose à ce fils. Elle dit venir en analyse, entre autres, pour être moins sur son dos.

L'analyse d'un premier rêve l'amène à prendre la mesure de son lien incestueux au fils, ce qui la rend plus libre et plus tranquille dans sa relation avec lui. Pendant quelques temps, elle retrouve une vie sensuellement plus épanouie avec son mari. Un nouveau désintérêt sexuel surviendra au moment de la ménopause qui coïncide avec l'entrée en puberté de son second fils. La réactivation du fantasme incestueux inconscient est patente dans le cauchemar qu'elle apporte, très angoissée, à une séance matinale : Elle se trouve sur une plage, avec ce deuxième fils, quand une baleine survient et le mange. Rien, dans le récit de ce rêve ne lui rappelle un quelconque événement récent. Les associations ne viennent qu'après sollicitation. Une baleine ? Cela ne lui rappelle tout d'abord rien. Mais, il y a quelques jours, en se regardant dans la glace, elle a pensé qu'elle était trop grosse, comme une baleine. Cette analysante vient d'une communauté allemande du sud du Brésil où il est habituel de dire d'une femme un peu forte qu'elle ressemble à une baleine. Pour le reste, elle ne voit rien. Nous menons cette cure en français, langue qu'elle parle fort bien mais là, je lui demande de traduire son rêve en portugais. Quand elle s'entend dire, dans la langue de son pays, que la baleine a mangé le jeune

homme, elle éclate de rire. En effet, au Brésil « *comer* », manger, veut dire en argot baiser. La baleine avait donc baisé le fils au bord de la mer.

Pouvoir en parler permet de prendre une distance amusée par rapport à ce type de fantasme inconscient bien plus fréquent que ne le laisserait penser le silence qui l'entoure. D'ailleurs, Helene Deutsch ne fait pas qu'énoncer la possibilité de pareils fantasmes amoureux, elle affirme que l'objet d'amour de la femme de cet âge est le fils⁸. A ce propos, elle parle du fils supposé de Ninon de Lenclos, qui serait tombé amoureux d'elle sans savoir que cette femme, de la fin de la cinquantaine, était sa mère. Deutsch parle ici d'un nouveau mythe d'Œdipe ; je propose de l'appeler plutôt *Complexe de Jocaste*.

& Ninon de Lenclos : « *Je suis homme par le cœur* »

Ce qui a amené Deutsch à découvrir ces amours incestueux, chez les femmes au milieu de la vie, c'est sans doute son intérêt personnel pour Ninon de Lenclos, cette femme aux mœurs libres, qui fut la maîtresse de grands personnages de son temps. Morte en 1706, elle a marqué tout le XVII^e siècle français. A la cinquantaine, elle n'a pas dédaigné l'amour que lui vouait le jeune Marquis de Sévigné.

Helene Deutsch attribue le succès tardif de Ninon de l'Enclos auprès des hommes à ce qu'elle appelle un certain narcissisme féminin, véritable eau de Jouvence. Elle cite Freud : « *L'amour pour sa propre personne est peut être le secret de la beauté* ». Il ajoute qu'« *on ne saurait surestimer l'importance de ce type de femme pour la vie amoureuse de l'être humain. De telles femmes exercent le plus grand charme sur les hommes, non seulement pour des raisons esthétiques, car elles sont habituellement les plus belles* », mais aussi à cause de : « *l'attrait pour le narcissisme de ceux qui savent le montrer tout en tenant à distance de leur moi tout ce qui le diminuerait*⁹ ». Il s'agit donc de femmes capables de susciter un regard qui n'est pas sans rappeler celui du parent émerveillé devant son bébé. C'est d'ailleurs sur ça que Freud associe : « *Il apparaît en effet avec évidence que le narcissisme d'une personne déploie un grand attrait sur ceux qui se sont dessaisis de leur propre narcissisme et sont en quête de l'amour d'objet ; le charme de l'enfant repose en bonne partie sur son narcissisme*¹⁰ ».

Une des méthodes les plus efficaces, selon elle, pour surmonter le désastre de la ménopause consiste à savoir se faire aimer de façon continue, méthode qui caractérise les femmes d'une structure nettement narcissique¹¹. Lacan nous a appris à entendre la passivation du verbe *faire* comme indiquant le troisième temps du circuit pulsionnel. Quand, sans le savoir, Deutsch écrit *se faire aimer*, elle est sortie du champ purement narcissique, elle est dans le registre pulsionnel. Celle qui *se fait* se met en place d'objet pour un autre qui est proprement sujet de l'action, ne serait-ce que de celle d'aimer.

Helene Deutsch érige Ninon de Lenclos en Idéal pour des générations de femmes ménopausées restées jeunes. Mais comment font-elles pour tenir cette position quand le réel du corps sonne à la porte de l'âge avec ses inéluctables altérations ?

& Les formes possibles du charme à la ménopause

Martine Lerude entrouvre une possibilité en suggérant que l'investissement narcissique de l'image du corps ne serait qu'un des versants de ce qui pourrait séduire un partenaire masculin. Il y en aurait un autre qu'une femme investirait de façon particulièrement créative : *« elle peut avoir de l'esprit, de l'humour, inventer son art du bien dire, trouver un style de discours et faire valoir une parole qui lui permette de tenir cette place d'idéal phallique. »*¹² Bien qu'elle ne s'exprime pas en termes pulsionnels, Lerude interroge ici, me semble-t-il, les diverses façons pour une femme de *se faire* objet de désir.

Ninon de Lenclos est passée d'un versant à l'autre. Il y a deux composantes dans son personnage : jeune, et belle, elle a pu s'appuyer sur le versant imaginaire et se soutenir de l'image idéalisée du corps féminin, ce qui était sûrement promu en tant qu'idéal phallique. Elle n'ignorait pas – comme toutes les grandes courtisanes – combien de cette place elle pouvait être aimée des hommes. Mais elle ne s'est pas laissée réduire à une image. Elle a, très jeune, su aussi manier le versant symbolique du phallus. Elle se savait porteuse d'un signifiant spécifique de l'Idéal paternel : elle chantait en jouant du luth, l'instrument de son père. Qu'est-ce qui a permis à Ninon de Lenclos de se prêter, avec une telle aisance, au jeu de la mascarade féminine - jusqu'à sa forme extrême, la courtisane ? C'est sans doute la très bonne relation qu'elle a eue avec son père, dans l'enfance, qui lui a donné ce solide sentiment de son identité de sujet. Il était luthiste et avait enseigné à sa fille l'art de cet instrument. A la cinquantaine, riche et respectée, elle charmait son salon en jouant du luth à tous ces grands messieurs qui le fréquentaient. De l'art du bien jouer et du bien chanter, elle cultiva par la suite l'art du bien dire au point que Voltaire - qui eut le privilège de fréquenter son salon - la comptera parmi les femmes philosophes.

Dans une lettre au jeune Marquis de Sévigné (peut-être écrite par Damours) on lui attribue les paroles suivantes : *« J'ai plus de fermeté dans l'esprit que vous ne l'imaginez, et je crains que la faute de notre commerce ne vous fasse penser que quelques fois je pousse cette vertu jusqu'à la sévérité. Mais souvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, et que je suis homme par le cœur et par l'esprit »*¹³. J'ai été très surprise d'y voir figurer un terme employé par les Pigeans ! Qu'elle soit ou non une contrefaçon, cette lettre indique l'opinion que l'on avait de Ninon au milieu du XVIII^e siècle et que confirme une remarque du Mercure de France, publiée en 1750 : *« Pour en retracer quelques traits, il faut bannir toutes les idées qu'on exige et qu'on attache à son sexe. Il ne faut envisager qu'un bonnête homme en elle. »* Ce qui ne l'empêcha pas de déclencher de terribles passions chez des amants bien plus jeunes qu'elle. Si Ninon de Lenclos a su investir cette dimension

symbolique de l'instrument phallique d'une manière particulièrement créative, à aucun moment elle ne l'a utilisé pour se faire valoir dans une rivalité avec les hommes¹⁴.

Helene Deutsch admire ces femmes *artistes en amour* qui, après une vie érotique riche et ardente, utilisent leurs derniers désirs pour jouir, jusqu'au bout, de leurs dons érotiques. Elle rappelle qu'à 65 ans, Ninon de Lenclos avait éveillé l'amour passionné d'un jeune homme. Il se trouve que c'était son fils, dit Helene Deutsch, et le jeune homme s'est suicidé en l'apprenant. Elle-même s'interroge sur l'authenticité de ce nouveau mythe d'Œdipe mais le considère psychologiquement exact, car l'objet d'amour d'une femme de cet âge, c'est le fils. Sur le plan historique, rien ne confirme ni infirme cette histoire qui participe du « *mythe Ninon* », une femme dont les charmes auprès des hommes auraient été d'une longévité légendaire, l'un n'allant pas sans l'autre¹⁵.

Sa liaison avec le fils de Madame de Sévigné, elle, est avérée. Ninon avait eu, un quart de siècle auparavant, une liaison avec le père de ce jeune homme. Pour Françoise Héritier, il s'agit là d'une forme particulière d'inceste, celle du deuxième type, puisqu'il met en contact le corps du fils avec celui de son père. Bien qu'une vingtaine d'années séparent les deux événements, dans la mémoire de Mme de Sévigné, le lien entre les deux restait vivant. Jeune épouse, elle avait failli perdre son mari à cause d'une femme, la même qui, à la cinquantaine, lui prenait son fils.

Ce type d'inceste apparaît souvent dans les histoires amoureuses des femmes mûres. Voilà pourquoi il est important d'élaborer, pour parler de l'amour dans la deuxième partie de la vie, un complexe de Jocaste. Un des exemples les plus touchants du pouvoir séducteur du bien dire féminin nous est donné dans un trait particulier de la liaison entre Colette et Bertrand de Jouvenel. Liaison qui constitue, elle aussi, un cas d'inceste du deuxième type.

Cette *puissance du bien dire* prend la forme d'une lettre, rédigée par une femme dont le corps est maintenant celui d'une quinquagénaire qui porte son âge. Ceci montre que ce pouvoir demeure très au-delà de la possibilité d'offrir l'image d'un corps féminin, promu idéal phallique. Cette lettre, écrite au moment où son jeune amant de 24 ans devait la quitter pour se marier avec une jeune fille, ne lui parvint jamais. Sa nouvelle fiancée l'avait interceptée – elle le lui avoua bien plus tard et la lui récita¹⁶. Elle l'avait apprise avant de la détruire, tant elle la trouvait belle. La jeune femme redoutait la puissance de cette prose sur celui qu'elle aimait. Ce que la jeune fiancée jette à la corbeille, ce sont des mots dont le charme opère à l'instar d'un filtre. Nous avons là, en action, le pouvoir du bien dire.

Germaine Greer rappelle elle aussi qu'« *Il existe dans l'histoire, des exemples de femmes d'âge mûr qui, jusqu'à leur mort, ont fait l'objet d'une passion* ». Et elle cite Diane de Poitiers qui, en pleine maturité, avait su conquérir et garder l'amour du jeune roi de France, lequel aurait pu s'offrir les plus belles jeunes femmes du royaume. Cela prouve qu'une femme, c'est plus qu'une paire

de seins, écrit-elle, car elle ne devait pas être bien belle à voir en slip. Pour rendre compte du pouvoir de séduction de ces femmes matures de l'Ancien Régime, Greer cite leur esprit, leur intelligence, leur raffinement et leur personnalité. Au milieu de la vie, le charme prend d'autres formes que la fraîcheur des appâts.

Mais, comme elle ne supporte pas qu'un corps féminin soit objet de désir pour l'homme, Germaine Greer combat tout ce qui relève d'une lutte contre le vieillissement. Elle va opposer Diane de Poitiers aux femmes actuelles qui, selon elle, consacraient trop d'heures à entretenir la jeunesse de leur corps. Or, il est bien connu que si Diane de Poitiers connaissait l'art du bien dire, elle est restée une superbe femme, même dépassé la cinquantaine. Elle a su préserver cette beauté au prix d'une discipline de vie rigoureuse, qui la démarquait des femmes de son époque. Des habitudes sportives : tous les jours, dès les premières heures, elle chevauchait dans les forêts et passait sa matinée en exercices au grand air. Elle mangeait de façon très frugale et se couchait tôt, chaque fois que cela lui était possible^{17,18}.

Pendant les premières années de sa relation avec le jeune Bertrand, Colette, non plus, n'a pas lésiné sur les moyens de combattre le vieillissement. Même si son esprit fascinait, elle ne dédaignait pas de prêter son corps à être objet cause du désir d'un homme.

& Collette et l'inceste du deuxième type

Elle a 49 ans, quand débute sa liaison avec son beau-fils Bertrand de Jouvenel, qui n'en a que 17. Nous aurions pu craindre pour l'épanouissement psychique de ce tout jeune homme, pris dans une relation qui comporte une dimension incestueuse réelle et non simplement fantasmatique : sa maîtresse est la mère de sa sœur et la femme de son père.

C'est là encore un exemple de ce que Françoise Héritier appelle un *inceste du deuxième type*. Il lui semble important de compléter, par cette qualification, l'incestecommunément reconnu en tant que tel lorsqu'il concerne deux consanguins rapprochés. Dans *Les deux sœurs et leur mère*, livre qu'elle consacre à ce sujet, elle montre comment ce type d'inceste est décrit dans de nombreux textes anciens, depuis les textes juridiques de hittites et assyriens, en passant par la Bible et le Coran, jusqu'à arriver au droit français moderne qui interdit le mariage entre certains membres d'une famille, même s'ils n'ont pas de lien de consanguinité. Or, y compris dans certains cas de figure que le législateur n'a pas prévu, Françoise Héritier pense que l'anthropologue peut repérer qu'ils sont marqués par le sceau de l'interdit de l'inceste, par exemple entre Ninon et le Marquis de Sévigné. Pour le cas qui nous intéresse ici - celui de Colette et de son beau-fils - la loi française est claire, elle interdit le mariage ce qui, selon Françoise Héritier, vaut reconnaissance d'inceste, qu'il y ait ou non consanguinité. Il s'agit d'un interdit de mettre en contact les substances du corps paternel avec celles du fils, par le biais du corps de la femme commune aux deux hommes. Il est vraisemblable que, c'est

justement ce que recherchait, inconsciemment, ce jeune garçon : être mis en contact avec ce père si peu présent dans sa vie. La psychanalyse connaît bien ces situations où l'objet du désir de l'Autre parental devient objet de désir pour le jeune sujet. Cette quête aurait pu être purement spirituelle, elle fut également charnelle. Malgré cela, et à ma grande surprise, cette relation paraît avoir été bénéfique pour ce jeune homme.

Dans l'autobiographie qu'il écrivit dans sa vieillesse, Bertrand de Jouvenel repense à l'impact que cette relation a eu dans sa vie. Loin de se contenter d'initier le jeune homme à la vie sensuelle, Colette l'a poussé à l'écriture et au journalisme. Selon lui, cette relation a contribué, de façon positive et décisive, non seulement à la formation de sa personnalité mais aussi à sa carrière. Bertrand de Jouvenel allait devenir un influent correspondant diplomatique, un éminent spécialiste de sciences politiques et enseigner dans les universités les plus prestigieuses – Yale, Chicago, Berkeley, Cambridge et Oxford²¹.

Lorsqu'elle rencontre Bertrand, Colette a une notoriété incontestable qui ne dérive pas uniquement de sa place d'épouse du Baron de Jouvenel. « *Le monde entier faisait la queue pour rencontrer Colette, on venait d'aussi loin que de l'Amérique ou du Japon. Il y avait des quémandeurs d'autographes, des imprésarios, des confrères écrivains, des peintres, des musiciens. Des acteurs célèbres qui jouaient dans ses pièces. Des dirigeants politiques, des créateurs de mode* »²². Cette liaison est à classer dans la catégorie du complexe de Jocaste, il ne s'agit pas encore avec lui, d'une relation *femme à cœur d'homme*, ce n'est pas un mari mais un beau-fils. Néanmoins, même dans ces relations marquées par la dimension incestueuse, une composante de puissance phallique semble toujours présente chez la femme-mère initiatrice.

Bertrand de Jouvenel se décrit comme un adolescent studieux et livresque dont le grand plaisir consistait à consulter les livres de la bibliothèque que son père avait laissée dans l'appartement de sa mère. Il a 16 ans et demi la première fois que, terrorisé, il est envoyé par sa mère plaider sa cause auprès de Colette. Voici comment il décrit son premier regard sur elle: « *Il faudrait un art dont je suis dépourvu pour exprimer la majesté du front et du nez de Colette. Des sourcils qui étaient noble et impérieux s'élançait la superbe ligne convexe du front ample et élevé ; le nez était long, mince et s'avancé en décrivant une ligne légèrement concave (...) à dater de là, je me livrais à la protection de Colette* »²³. Plus tard, déjà homme, il se rendra compte des découpes que son regard avait, d'emblée, opérées sur le visage de celle qui allait devenir sa maîtresse : « *Par le *kehôl* dont elle usait en abondance, par le rouge à lèvres qu'elle appliquait en couches épaisses, elle attirait l'attention sur ses yeux qui étaient beaux et allongés, sur ses lèvres qui étaient très finement dessinées et spirituelles (...) lorsque le visage n'était pas adouci par un sourire, où il entraînait toujours de la coquetterie, et une double promesse de tendresse et de moquerie, l'air naturel de Colette était extraordinairement imposant.* » Cet adolescent, qui ne se laissait imposer ni opinions ni amis, reçut une impression de force, dont le choc lui fut doux.

Ils se sont revus en été, pendant les vacances à Rozven. Il venait de rater sa dissertation de français, ce qui l'avait recalé en Philo. C'était un lecteur passionné d'histoire, de politique et d'économie. Colette l'initia à des auteurs qui ne lui étaient pas familiers, en particulier son ami Proust, qu'elle comparait à Balzac. Elle lui donna un exemplaire de *Chéri*, qui venait de paraître, avec une dédicace entourant le titre : « A mon fils CHERI Bertrand ». Leur relation amoureuse ne devait commencer qu'un an après. Ce fut elle qui l'ouvrit aux joies du monde : *« Colette m'enseigna que le pain avait du goût, les troènes du parfum, les pavots de la couleur ... elle regardait, elle écoutait, elle sentait, et le plaisir qu'elle prenait continuellement à ce qui existe se communiquait à son entourage. Alors que j'avais toujours cherché à être laissé en paix avec mes livres, à présent je la suivais et les théières de faïence chez les antiquaires de Saint-Malo, les crevettes dans le bassin des rochers, tout me paraissait merveilleux ... il est impossible de dire ce que je lui dois, pour m'avoir ainsi nourri »*.

Il remarque qu'elle s'attache à ce qu'elle-même révèle en lui ; il devient le fils adoptif. Bertrand se permet de recevoir d'elle ce qu'il ne se permet pas de recevoir de sa mère. Elle, il peut la satisfaire. Il écrira *« il est rare que la maternité naturelle donne de semblables satisfactions : c'est apparemment une loi de la nature que l'on ne sente point à l'unisson de qui vous a enfanté. »* Ce livre de mémoires de Bertrand de Jouvenel est précieux, tant il est rare d'avoir le discours d'un jeune Œdipe sur ce que Jocaste lui a apporté. Il lui donnait le plaisir d'une création. Quand il commentait Balzac devant elle, elle souriait avec une fierté maternelle. D'elle, il dira : *« Les plaisirs qu'elle me donnait étaient tous ceux que procure l'ouverture sur le monde, que je lui devais entièrement. »* Dans une lettre à son amie Germaine, Colette décrit un Bertrand attablé devant une rame de papier qui *« pond des articles politiques. Ce petit bougre a dans le sang un ferment qui est d'une vitalité inouïe »*²⁴. Elle assistait en effet, commente Herbert Lottman, un de ses biographes, au début d'une carrière qui allait s'avérer brillante.

Leur liaison débute l'année d'après lorsqu'ils se retrouvent à nouveau en vacances. Colette n'a eu qu'une fille et je pense que cela joue dans la possibilité pour une femme d'avoir une relation amoureuse avec un très jeune homme, même quand il ne s'agit d'inceste d'aucun type. Colette lui fait partager sa sensibilité pour la nature et aussi l'œuvre de Balzac. Pendant l'année qui va suivre - il est en deuxième année d'Université - ils commencent à se voir à Paris. Elle l'emmène au théâtre pour les « générales » et il dort ensuite chez son père, ainsi peut-il la regarder travailler le lendemain matin. Il dira que ce fut pour lui une grande leçon de la voir raturer et jeter des pages écrites.

Colette l'emmène aussi dans ses voyages à l'étranger. La mère du jeune homme finit par prendre ombrage. Ce fut une altercation à ce propos qui décida Henri de Jouvenel, qui, depuis de longues années, menait sa vie amoureuse ailleurs, à quitter le domicile conjugal. Bertrand resta alors chez Colette. Plusieurs années auparavant, Colette s'était plainte dans ses lettres, de la solitude qu'elle savait retrouver en rentrant dans la maison vide. Elle en était d'autant plus gré à Bertrand qui, lui, ne la quittait jamais.

A travers ce lien, Colette se réconciliera avec son enfance et le souvenir de sa propre mère. C'est sur ses instances, et avec lui, qu'elle fera le voyage à Saint Sauveur.

Pour Michel de Castillo, un autre de ses biographes, sa liaison avec Bertrand de Jouvenel fut paisible et sereine. Le jeune Bertrand était trop admiratif du talent de sa maîtresse pour qu'il y eut un quelconque conflit. Colette a pu le chérir, le guider et le commander, s'abandonnant à « *un sentiment maternel, qu'on peut certes qualifier de perversi, mais qui n'en garde pas moins la douceur* »²⁵. Ce furent ses années les plus heureuses : épouse d'un baron, ce qui lui donnait une façade sociale, elle possédait en Bertrand l'amant avec le fils. Beauvoir aborde aussi le lien avec le fils que l'on adopte et qui devient souvent l'amant. Elle pense ici explicitement à Chéri²⁶ et à l'amour qu'un adolescent peut donner à une maîtresse maternelle.

Il dut partir pour Prague comme collaborateur du ministre des affaires étrangères de la Tchécoslovaquie. Colette fit bonne figure car elle savait que sa carrière commencerait là bas. Elle estimait ne l'avoir pas mal conseillé.

Leur séparation s'est jouée en deux temps. Fiancé une première fois par sa mère, Bertrand joua le jeu jusqu'aux fiançailles, où il ne se rendit pas ; Colette venait de lui remettre un pli où était écrit : « *Je t'aime.* » C'était la première fois qu'elle le lui disait, il rompit les fiançailles. Mais la politique devait de plus en plus souvent l'éloigner d'elle. Il acceptera un poste de premier secrétaire à la Société des Nations à Genève.

Quelques mois plus tard, la famille lui présentait une nouvelle jeune fiancée. Ils en discutèrent longuement, Colette et lui, et reconnurent que l'échec de leur relation était inévitable. Il partit le lendemain matin, c'est là qu'elle lui écrivit la fameuse lettre que sa fiancée intercepta mais qu'elle lui récita, des années plus tard, par cœur, tant elle la trouvait belle, bien que foncièrement dangereuse. Il n'est pas improbable que le jeune Bertrand eut cédé au charme de ce dire. Claude Francis et Fernande Gontier, qui ont écrit une des biographies sur Colette, affirment qu'il aime la femme mais qu'il est ébloui par l'écrivain.²⁷

Le jour des funérailles de Colette, presque un quart de siècle après, Bertrand dans la foule, « *se tassa, se courba, éclata en sanglots, incapable de maîtriser sa douleur* »²⁸.

Un roman s'inspire de leur relation, *Le blé en herbe*²⁹. *Le Matin* le publie en feuilleton, en 1922, sous son titre provisoire *Le Seuil*. Claude Francis et Fernande Gontier racontent que « *sous la pression croissante des lecteurs scandalisés, la publication est interrompue après le 15^o chapitre* ». Lorsqu'il s'agit des amours d'une femme mûre, nous avons déjà remarqué que la réalité dépasse souvent la fiction. Si dans le roman, la Dame en Blanc disparaît avant même la fin des vacances, dans la réalité, la relation entre Colette et Bertrand devait durer plus de cinq ans. Elle a 53 ans quand il se marie, Colette est alors une femme divorcée et ménopausée. Sa

ménopause est arrivée alors que sa relation à Bertrand battait son plein et - à part une prise de poids, contre laquelle elle luttait - elle ne semble guère y prêter attention.

De ce roman, *Le Blé en herbe*, Claude Autant-Lara a fait un film, dans lequel Edwige Feuillère interprète la femme mûre, cette Dame en Blanc qui initie un jeune adolescent de 15 ans. Au moment du tournage, l'actrice a 47 ans³⁰, pratiquement l'âge de Colette quand sa relation à Bertrand de Jouvenel a commencé. Mais cela est occulté, le personnage est supposé n'en avoir que 35. Cette occultation de l'âge si récurrente me semble une tentative d'éviter tout amalgame avec la ménopause. Comme si une fiction sur les amours d'une femme mûre était, à la rigueur, concevable, à condition qu'elle soit encore en puissance de maternité.

& Le film *Belle maman*

Les représentations que notre société produit sur les amours des femmes ménopausées sont pratiquement inexistantes. Ces dernières années, un frémissement s'est fait sentir. Renouons-nous, timidement, en cette fin de millénaire, avec quelque chose de la liberté féminine du XVIII^e siècle que Colette osait incarner ? Le film réalisé en 1999 par Gabriel Aghion en est un exemple. Il semble nous décrire une « femme à cœur d'homme » et finit par nous proposer un « inceste du deuxième type ».

Dans *Belle Maman*, il dépeint, avec beaucoup d'humour et de tendresse, un personnage féminin de la cinquantaine qui arrive pour assister au mariage de sa fille âgée d'une trentaine d'années. Le jour du mariage, son gendre, qui vient de lui être présenté, en tombe amoureux. Ce qui aurait pu servir de base à une tragédie est pris dans le registre d'une comédie à la française, où des sujets graves peuvent être traités avec légèreté. Catherine Deneuve joue une femme belle, effrontée, que rien n'arrête, sinon l'amour qu'elle porte à sa fille. Pendant la noce, comme celles des femmes sont très encombrées, elle prend possession des toilettes masculines dans lesquelles elle met une telle animation qu'elle comblera de joie les usagers des lieux et une partie des invités, qui finiront par les y rejoindre. La scène est très enlevée, pétillante et, après avoir lu le texte de Lewis, nous pouvons nous dire que l'utilisation de cet endroit, réservé aux hommes, n'est pas sans valeur symbolique.

Sa fille, interloquée de découvrir cette fête dans la fête, interpelle sa mère sur sa présence dans cet espace si exclusivement masculin, qui lui rétorque gentiment : « *Quand je vois écrit « homme », je ne peux pas m'empêcher.* »

Plus tard, quand son gendre tente de formuler : « *Maintenant, je n'aurais plus peur de vous dire que vous êtes ...* » Cette femme, au franc parler, n'hésite pas à désamorcer sa cour en terminant, de façon crue, sa phrase : « *Bandante !* » Puis elle précise : « *Je vous ai choqué ? Des fois je parle comme ma mère* ».

La mère en question est gouine, ce qui en rajoute dans le film. Mais la réponse du gendre amoureux me semble intéressante pour le propos sur les *femmes à cœur d'homme* : « *Vous pouvez dire tous les gros mots de la terre, fumer trois cigares, vous ne ressemblerez jamais à votre mère ; enfin, je veux dire à un homme* ». A quoi le personnage, joué par Deneuve, plus séduisante que jamais, répond : « *C'est drôle que vous me disiez ça, parce que les hommes m'ont souvent reproché de me comporter avec eux comme un mec et pas comme une femme* ». Cette femme, à qui le gendre voue une telle passion, a bien sûr un partenaire dans sa vie.

Or, pour que la trame de l'histoire tienne, il ne suffit pas qu'elle soit *bandante*. Si cette quinquagénaire joue la mascarade avec un charme certain, son amoureux trentenaire fera en sorte qu'elle soit manquante. Il s'arrangera pour empêcher son mariage avec l'homme qui partage son existence : le riche propriétaire de l'hôtel qu'elle dirige aux Caraïbes. Son compagnon souhaitait, par un contrat de mariage, la mettre à l'abri d'un éventuel accident. Il décède, en effet, en pilotant son avion, et la superbe quinquagénaire rentre en France ruinée. Du coup, il est clair que la puissance phallique se trouve dans le champ du gendre : un avocat célèbre. Il la fait entrer à la télé, comme présentatrice, il est sa caution pour l'appartement. Le phallus est dans son champ à lui, il n'aura de cesse de le lui offrir. Même si elle n'en est pas un pur exemple pur, *Belle maman* a les traits d'une « femme à cœur d'homme ». L'élément d'identification virile - qui, au milieu de la vie, se conjugue avec la permanence du désir pour l'autre de l'autre sexe - se retrouve souvent chez celles dont la passion assumée correspond à ce que j'appelle « complexe de Jocaste ». L'élément virilisant, ne provient-il pas chez ces femmes, de l'élément phallique, dérivé du maternel mais maintenant mis au service du sexuel ?

Là encore, *l'inceste du deuxième type* est patent: en devenant l'amant de la mère, bien qu'il soit déjà séparé de la fille, le gendre met en contact les substances corporelles du corps des deux. La loi française interdirait leur mariage, si la demande lui était faite. Mais rien de tragique ne se produit. Aghion est un cinéaste qui veut montrer les nouvelles formes de lien conjugal. Il avait auparavant réalisé un film sur l'homosexualité masculine, thème à nouveau évoqué ici. J'ai voulu savoir si le législateur avait prévu des cas où le PACS serait interdit. Si deux homosexuels ou homosexuelles peuvent se *pacser* ensemble, est-ce que cela est permis à un gendre et à sa belle-mère ? Autrement dit, le PACS légaliserait-il l'inceste du deuxième type ? Renseignements pris, la loi française interdirait non seulement leur mariage, si la demande lui était faite, mais même la possibilité de signer un PACS. Celui-ci ne légalise donc pas l'inceste du deuxième type.

Dans les représentations mythologiques des sociétés primitives, enfreindre l'inceste du deuxième type, qu'il soit ou non explicitement énoncé, est souvent à l'origine d'une série de malheurs. Dans nos représentations aussi. Dans le film *Indochine*, Catherine Deneuve interprète une mère adoptive dont la fille tombe éperdument amoureuse d'un jeune officier qu'elle ignore être l'amant de sa mère. Celle-ci, ne pouvant supporter de voir ce jeune homme

aimé avec sa fille, met tout en oeuvre pour le faire muter dans une région lointaine. Sa fille l'y suivra et ce sera le début d'une longue tragédie. Au-delà de la douleur d'une femme éperdument amoureuse, nous ne pouvons que constater ici l'usage par le cinéma de l'« inceste du deuxième type ». La suite tragique de l'histoire serait-elle en lien avec les conséquences dangereuses de pareilles unions ? Le jeune-homme mourra non sans avoir fait d'abord un petit garçon à la fille. Cette dernière, ayant tué un autre officier français, passera de longues années au bagne et c'est sa mère qui récupérera le bébé. A sa libération, la fille rejoindra la résistance communiste et ne reverra jamais son fils qui ne fera aucun effort pour la retrouver. Pour lui, sa mère, c'est sa grand-mère. Cette femme qui n'avait jamais eu d'enfant se retrouve ainsi mère de l'enfant de son amant, enfant conçu par sa fille. Le film passe sous silence la question de savoir si elle était encore en âge d'en avoir. En d'autres termes, il passe sous silence une éventuelle ménopause. Ce point est important. Notre société peut raconter des histoires d'amour concernant des femmes mûres, à condition de dénier explicitement la fin de leur capacité d'enfanter. Nous en avons là un exemple saisissant.

& Les amours d'une femme mûre mais surtout pas ménopausée !

Le Brésil connaît un phénomène de société surprenant : la *novela*. Dans ce pays de la taille d'un continent, une partie des 160 millions d'habitants s'arrête de vivre pour suivre cette *novela* (télé-feuilleton) diffusée à vingt heures en chaîne nationale. En 2000, pendant plusieurs mois, une *novela* a eu pour sujet des femmes de la cinquantaine et leurs amours. *Laços de família*, (Des liens de famille), racontait l'histoire d'une femme de cet âge, esthéticienne de son métier. Ce pays très jeune a ainsi, avec la plus grande attention, suivi son histoire d'amour pour un jeune homme et les démêlés passionnels et sexuels de ses clientes - des femmes dans la crise du milieu de la vie. Pour ce qu'il en est du *complexe de Jocaste*, la morale était sauve : le personnage principal, admirablement joué par une actrice de 54 ans, Vera Fischer, a fini par abdiquer en faveur de sa propre fille tombée amoureuse du même jeune homme.

L'audience de cette « novela » a été de 60 à 70 millions de téléspectateurs en moyenne, avec des pics à 120 millions aux moments les plus intenses. Le cœur du feuilleton se supporte d'un inceste du deuxième type : l'amant de la mère, en devenant celui de la fille, puis son mari, met en contact les humeurs corporelles de la mère et de la fille. Selon les modes de pensée des sociétés traditionnelles, dans lesquelles il existe une représentation de cet interdit, l'inceste du deuxième type peut induire – par la mise en rapport du même avec le même – de graves dérèglements chez les sujets qui le transgressent, la stérilité par exemple. Dans les sociétés occidentales modernes, il n'y a pas de texte juridique qui puisse rendre compte de ces liaisons amoureuses. Si, pour un homme, le mariage est interdit avec la fille de son épouse, même après divorce ou décès, rien n'est dit concernant les maîtresses. Néanmoins, il est probable qu'il y ait un savoir par préterition sur le caractère désorganisateur d'une pareille union. Dans le feuilleton brésilien, la jeune fille va faire un cancer à la suite de sa relation avec

l'amant de sa mère. Le moment où, à cause du traitement, elle perd ses cheveux, correspond à un des grands succès d'audience. Françoise Héritier cite plusieurs films et feuilletons dont l'intrigue est fondée sur ce type d'inceste. Les scénarios jouent de « *l'évocation trouble, indécise et indicible qui est à la base de la crainte ou de l'attrait pour l'inceste du deuxième type, niché dans l'histoire de gens par ailleurs si ordinaires* »³¹.

J'avais cru voir dans ce feuilleton une différence radicale d'avec nos représentations habituelles : pour une fois, l'histoire ne finissait pas de façon catastrophique pour la quinquagénaire qui n'était même pas obligée de renoncer à toute vie sexuelle et amoureuse puisqu'elle se trouvait un autre partenaire, de son âge cependant. Y avait-il une exception brésilienne ? Non. Je devais apprendre que l'interdit essentiel consiste à représenter les amours d'une femme déjà ménopausée. Pour ne pas enfreindre cet interdit, le scénario eut recours à un stratagème étonnant. La mère conçut un bébé dont le cordon, ou le placenta, était supposé guérir le cancer de sa fille. Que l'actrice - Claudia Fisher - eut alors plus de 50 ans n'était pas un obstacle; on diminua, de quelques années, l'âge du personnage. Ce qui fut le plus extraordinaire, c'est que la grossesse de cette mère de la fin de la quarantaine, fut le fruit de l'unique relation sexuelle que - par amour maternel - elle consentit à pratiquer avec son ex-conjoint, le père de sa fille. Notre héroïne était non seulement capable d'enfanter mais elle tombait enceinte du premier coup, comme une jeune fille ! Aucune ménopause à l'horizon, c'est au prix de ce déni que l'on peut représenter les amours des femmes au milieu de la vie.

Si, dans le feuilleton, le jeune premier acceptait de laisser la mère pour la fille, dans la réalité il se mariait avec une journaliste de plus de cinquante ans. Là encore, la réalité dépassait la fiction, mais nous n'étions plus dans un cas d'inceste du deuxième type. Ce qui est typique de ce pays jeune³² - et impensable en France - c'est la passion avec laquelle la presse a suivi les amours du jeune héros et de sa Jocaste. Le couple a fait, et continue de faire, la couverture des magazines. Ce phénomène de société est difficile à imaginer en France ou aux USA. Un vieux pays aurait-il peur de se mirer dans les représentations des amours des femmes ménopausées ?

Dans les représentations que notre société se donne, les histoires concernant les amours des femmes mûres doivent finir mal. Deux films font exception et valent donc d'être rappelés ici : *White Palace*³³, *How Stella Got her Groove Back*³⁴. Ils racontent l'histoire d'une passion entre un homme de la vingtaine et une femme de 16 à 20 ans plus âgée. Ces passions paraissent possibles, et même promises à un avenir. Au début de leur quarantaine, la ménopause n'existe pas. L'interdit de représenter une femme ménopausée, prise dans une nouvelle passion, touche aussi celles qui oseraient aimer des hommes du même âge. De ce point de vue *The Quenn of the Stardust Ballroom* est exemplaire. Une femme de la fin de la cinquantaine qui n'avait vécu que pour sa famille, devenue veuve, voit sa vie basculer après avoir accepté de suivre une amie au dancing le *Stardust*. Elle y fera la rencontre d'un monsieur de son âge qui partage sa

vie entre une épouse qu'on ne voit jamais et ses soirées dansantes. Notre quinquagénaire affrontera sa fille - outrée de la voir mener une vie si peu conforme à celle d'une grand-mère - et se transformera, petit à petit. Elle finira par se faire élire reine du dancing et du cœur du quinquagénaire. Elle mourra discrètement, le soir même. Encore une fois, la morale est sauvée.

&Un contre exemple: Les Indiennes Mohaves

Chez les Indiennes Mohaves, étudiées par Devereux³⁵, la ménopause est, au contraire, une étape d'épanouissement social et amoureux. Leur vie sexuelle ne s'arrête pas à la ménopause, car « *les femmes d'âge moyen trouvent assez facilement de jeunes maris.* »

« *Les divorces récurrents de ses enfants devenus adultes, remplissent d'habitude sa maison de petits enfants, dont elle a le privilège et le devoir d'élever et nourrir.* ». Désormais, elles sont aussi en droit de rivaliser avec les hommes, dans les débats publics ou tribaux, ce qui fait de ces femmes plus âgées des personnages importants dans la structure sociale informelle de la tribu. Et il n'est pas rare que ces femmes « *à l'œil vif, la langue prompte à la répartie* » ne soit « *absolument pas inhibée pour flirter avec un homme, suffisamment jeune pour être son petit-fils.* »³⁶

La seule fois, à ma connaissance, où le thème des amours d'une femme avec un homme en âge d'être son petit-fils a été abordé dans la société occidentale, est le très beau film de Hal Ashby, *Harold et Maud*. Un jeune homme suicidaire se passionne pour une délicieuse petite dame de quatre-vingts ans, pétillante de vie. Elle lui redonne, de façon splendide, l'estime de lui-même, la tendresse pour les autres êtres et l'envie de vivre. Quand, plein d'amour, il décide de l'épouser, la petite dame se suicide délicatement. Leur histoire n'aura duré que quelques jours et la morale de l'Occident sera sauvée. Bien sûr, les écarts d'âge sont là énormes, mais le cinéma a souvent l'habitude de faire mourir les femmes qui vivent de véritables histoires d'amour avec des hommes plus jeunes, même quand l'écart est bien moindre que chez les Indiennes Mohaves.

Son admiration pour la joie de vivre gargantuesque de ces femmes Mohaves, mène Devereux à conclure que leur *climatère et leur vieillesse valide l'interprétation que Benedek donne de cette période comme incluant un développement et non pas simplement une phase d'involution de la vie*. En effet, nous l'avons vu, Benedek affirme que le climatère est une *phase de développement*. Mais Devereux omet de rappeler que, pour elle, c'est la déssexualisation des besoins émotionnels qui le permet.

¹ Freud S. : *Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse*, in O. C. vol. XI, p. 136

² Freud S. : *Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse*, in O. C. vol. XI, p. 136³ De Neuter P.: « Le mythe de l'enlèvement d'Europe: considérations actuelles sur le désir de l'homme à l'aube et au midi de la vie », in *Le Bulletin freudien*, septembre 2001, Bruxelles, n° 37/38, p. 75-105.

⁴ Deutsch H.: (1944) *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, PUF, Paris 1967, vol. II p. 391-418

⁵ Gueydan le cite dans son chapitre sur Deutsch mais ne le reprend plus par la suite. Seule Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*, l'a largement commenté

⁶ Idem

⁷ Deutsch H.: Op. cit. p. 402-403.

⁸ J'aurais tendance à nuancer le propos car il n'y a pas de généralisations possibles pour des femmes, et une femme peut aussi être amoureuse d'une autre, sur le modèle de ce que nous avons vu à propos des « femme quasi homme ».

⁹ Freud S. : (1914) « Pour Introduire le Narcissisme », in *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969, p. 81-105.

¹⁰ Freud S. : (1914) « Pour Introduire le Narcissisme », in *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969, p. 81-105.

¹¹ Deutsch H.: Op. cit. p 407-408

¹² Lerude M.: op. cit.

¹³ Lettres de Ninon de Lenclos au Marquis de Sévigné, publiées en 1750. Il s'agirait probablement d'une contrefaçon due à Damours.

¹⁴ Ceci distingue ces grandes amoureuses des femmes chef d'état ou de parti ou même chef de file d'un courant de pensée. Ces dernières se situent entièrement du côté masculin de la formule de sexuation et il n'est pas sûr qu'elles s'adressent encore à l'autre de l'autre sexe., En tout cas, elles ne le font plus en s'offrant comme objet cause du désir de l'Autre.

¹⁵ Telle est en tout cas la thèse que défend Roger Duchêne qui a fait un travail de recherche sérieux sur ce personnage. Voir Duchêne R.: *Ninon de Lenclos ou la manière jolie de faire l'amour*, Fayard, 2000, p. 17-18.

¹⁶ Lottman H. : Op. Cit., p. 248; Il cite Bertrand de Jouvenel : *La vérité* lviii

¹⁷ Bertièrre S. : *Les reines de France au temps des Valois : le beau au XVI siècle*, Editions de Fallois, Paris, 1994, p. 341.

¹⁸ Bertièrre S. : *Les reines de France au temps des Valois : le beau au XVI siècle*, Editions de Fallois, Paris, 1994, p. 341.

¹⁹ Bertièrre S. : *Les reines de France au temps des Valois : le beau au XVI siècle*, Editions de Fallois, Paris, 1994, p. 341.

²⁰ Bertièrre S. : *Les reines de France au temps des Valois : le beau au XVI siècle*, Editions de Fallois, Paris, 1994, p. 341.

²¹ Lottman H. : *Colette*, coll. Folio, Gallimard, 1990, Paris, p. 245.

²² Lottman H. : *Colette*, op. cit. p. 205.

²³ Jouvenel de B. : *Un voyageur dans le siècle : 1903-1945*, Robert Laffont, Paris 1979, p. 54 - 58.

²⁴ Lottman H. : Op. Cit., p. 242.

²⁵ Castillo del M.: *Colette, une certaine France*, Stock, Paris, 1999, p. 322.

²⁶ En 1949, il est possible que Bertrand de Jouvenel, le beau-fils et amant de Colette, soit encore pris pour Chéri. Mais n'est-ce pas ce roman qui induisit l'histoire qui devait le dépasser largement? Là encore nous voyons que la réalité dépasse la fiction.

²⁷ Francis C. et Gontier F. : *Colette*, Perrin, Paris, 1977, p. 290.

²⁸ Castillo del M.: Op. cit., p. 303-304.

²⁹ Dans le roman, la Dame en Blanc s'appelle Mme Dalleray, qui est le nom de la rue (d'Alleray) où se trouvait la garçonnière que Colette avait louée pour Bertrand. L'histoire de Phil et Vinca était inspiré d'un flirt qu'elle avait encouragé entre lui et Pamela Paramythioti.

³⁰ Edwige Feuillère est née en 1907 et le film a été tourné en 1954.

³¹ Dans *Arizona Dream* (1992), Film américano-français de Emir Kusturica, une belle-fille aime l'amant de sa belle-mère, la veuve de son père. Au moment où je jeune-homme hésite entre les deux femmes, la belle-fille se suicide pour ne pas risquer d'être choisie à la place de sa belle-mère (jouée par Faye Dunaway). Ici, nous pouvons penser que ce suicide vient éviter un inceste du deuxième type, où les substances du corps de la fille auraient été mises en contact avec celui de la belle-mère.

³² Au Brésil, la pyramides des âges est inversée par rapport au premier monde, la majeure partie de la population se trouve au-dessous de vingt cinq ans.

³³ Ce film est extrait d'un roman. Voir Savan G.: *White Palace*, traduit de l'américain par I. Reinharez, Actes Sud, Paris, 1992.

³⁴ Extrait du roman de McMillan T.: *How Stella got her groove back*, Penguin Books, U. S. A., 1996.

³⁵ Et très souvent citées dans les articles de Daniel Delanoë.

³⁶ Devereux G.: « The psychology of feminine genital bleeding: An analysis of Mohave Indian puberty and menstrual rites », in *Int. J. Psycho-Anal*, 1950, vol. XXI part IV p 237- 257.